



# iDoc

**Images documentaires**

n° 103/104 - octobre 2021



# Folie

iDoc

**Images documentaires**

n° 103/104 - octobre 2021



la culture avec  
la copie privée

Scam\*

### **Images documentaires**

Revue trimestrielle publiée par l'association  
Images documentaires avec le soutien du CNL (Centre national du livre),  
de la Scam (Société civile des auteurs multimédia)  
et du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée)  
Couverture: *La Beauté crue*. DR

## EDITORIAL

QUE PEUT LE CINÉMA DOCUMENTAIRE face à la folie ? En 1997, avec *La Moindre des choses*, Nicolas Philibert était venu ébranler nos certitudes sur la « normalité » en filmant indistinctement soignants et soignés à la clinique psychiatrique de La Borde. Récemment, deux films ont renouvelé cette expérience en nous confrontant à des existences hors normes : *Quelle folie* de Diego Governatori et *Arguments* d'Olivier Zabat. Sortis tous deux en 2019, ils nous permettent d'entrevoir d'autres rapports au monde et à soi. Un choix subjectif de séquences saisissantes dans des œuvres plus anciennes offre d'autres exemples de formes cinématographiques données à des expériences intérieures.

La rubrique **FILMS** analyse onze films choisis dans l'actualité de la production et notamment deux chefs-d'œuvre : *Babi Yar* de Sergueï Loznitsa et *Notturmo* de Gianfranco Rosi.

La rubrique **TRAJECTOIRE** est consacrée à la réalisatrice Stéphane Mercurio qui filme depuis près de 30 ans les invisibles de la société, ceux qui restent en marge et luttent dans l'ombre. Le Mois du film documentaire cette année est l'occasion pour la revue d'exposer son art de la rencontre.

**Catherine Blangonnet-Auer**

# Sommaire

## FOLIE

Nous, à propos de *La Moindre des choses*  
de Nicolas Philibert,  
par Carole Desbarats **page 13**

Cinéaste et fier de l'être.  
*Arguments* d'Olivier Zabat,  
par Jean-Michel Frodon **page 21**

Vésanie.  
*Lame de fond* de Perrine Michel,  
par Alexandre Nazarian **page 29**

Zone de turbulence.  
*Solo* d'Artemio Benki,  
par Maria Reggiani **page 35**

Une image de *La Beauté crue*,  
par Hervé Nisic **page 39**

« Je suis peut-être un peu fou si l'on veut ».  
*Regard sur la folie* de Mario Ruspoli,  
par Arnaud Hée **page 41**

*Quelle folie* : retour de projections,  
entretien avec Diego Governatori **page 45**

« Voyants entêtés soliloques »,  
par Lucie Garçon **page 51**

**FILMS** **page 61**

Sorties salles et DVD (sélection) **page 103**

**TRAJECTOIRE**

« Dans la relation documentaire, il y a quelque chose  
de la rencontre amoureuse »,  
entretien avec Stéphane Mercurio **page 107**

**A LIRE** **page 123**

**Folie**



***Le Moindre Geste. DR***



# Introduction

par Catherine Blangonnet-Auer

« IL EN VA DES FILMS comme des rencontres humaines et artistiques. Certains font événement, nous transforment par ce qu'ils révèlent en nous, de nous », écrivait Linda De Zitter il y a quelques années dans la revue à propos d'une œuvre d'une singularité absolue, longtemps restée inédite, *Le Moindre Geste*. <sup>1/</sup> Certains films viennent nous chercher « dans nos zones d'ombre, nos propres vacillements » et la rencontre avec le fou, « cet autre, étrange, angoissé, inquiet, délirant, replié sur lui-même, trop ouvert sur le monde, ou trop fermé » <sup>2/</sup> ébranle notre certitude d'être normaux.

En 1997, dans *La Moindre des choses*, Nicolas Philibert allait à la rencontre des pensionnaires et des soignants de la clinique de La Borde fondée par Jean Oury, lieu emblématique de la psychothérapie institutionnelle. Au moment où il formait le projet de ce film, le réalisateur, assailli de doutes, hésitait : « Comment éviter le folklore, le pittoresque de la folie ?, s'interrogeait-il. Au nom de quel intérêt supérieur pourrais-je filmer, en toute quiétude, des gens en situation de faiblesse, désorientés, fragilisés par la souffrance ? » <sup>3/</sup>

<sup>1/</sup> Linda De Zitter, « A propos du film de Fernand Deligny, Josée Manenti et Jean-Pierre Daniel, *Le Moindre Geste* », in *Images documentaires* n° 80 (2014). Sur ce film fondateur, lire aussi le dossier que la revue *L'Image, le monde* lui a consacré en 2001, ainsi que les écrits de Fernand Deligny parus cette année aux éditions

L'Arachnéen sous le titre *Camérier*. A propos d'images.

<sup>2/</sup> Linda De Zitter, in « Y'a quelqu'un? », 2018, 30 min, bonus du DVD de *La Moindre des choses*. Ed. Blaq Out, 2019.

<sup>3/</sup> Extrait du dossier de presse, « entretien avec Patrick Leboutte », novembre 1996.

Mais qui mieux que lui pouvait introduire une caméra avec délicatesse dans ce lieu où règnent justement l'attention à la personne, l'attention au *moindre geste* ? Carole Desbarats souligne ici la convergence entre le savoir-faire psychiatrique de La Borde et la pratique cinématographique de Nicolas Philibert. « La mise en scène va dans le même sens que la pratique thérapeutique », écrit-elle, et la proximité des deux approches produit des effets : « En sortant de la projection, le spectateur est certainement moins tenté de désigner les fous comme les Autres. »

Une première rencontre du cinéma avec la psychiatrie institutionnelle avait eu lieu à l'asile de Saint-Alban, en Lozère. C'est là qu'en 1961 Mario Ruspoli tournait *Regard sur la folie*. Arnaud Hée rappelle que ce film, un des premiers à avoir été réalisé en « cinéma direct », avec du son synchrone, est aussi le premier à avoir fait entendre, préférée face caméra, cette « parole du fou » dont Michel Foucault disait qu'elle n'était jamais recueillie ni écoutée <sup>4/</sup>.

En donnant la parole à un *sujet*, le cinéma permet de substituer au regard *sur* la folie la possibilité d'une écoute, d'un partage. Et c'est au partage de l'expérience des « entendeurs de voix » que nous convie Olivier Zabat dans *Arguments* (2019). Jean-Michel Frodon analyse la remarquable réussite de ce film qui aborde une pathologie perturbante, même pour le monde médical. Il souligne la manière dont le réalisateur arrive à se situer parmi les personnes qu'il filme : « Ni intervenant ni témoin extérieur, le réalisateur semble inventer constamment, reconfigurer en permanence ces écarts entre lui et ceux qu'il filme ». En créant les conditions d'une écoute et en parvenant à spatialiser les « voix intérieures » qui persécutent leurs hôtes, Olivier Zabat démontre une fois de plus que le cinéma peut *filmer l'invisible*.

En 2018, Artemio Benki rencontrait Martín Perino, pianiste virtuose et compositeur, à l'hôpital psychiatrique El Borda de Buenos Aires et décidait de filmer pendant

4/ Michel Foucault, *L'Ordre du discours*. Paris, Gallimard, 1971.

plusieurs mois son passage de l'hôpital au monde extérieur, son effort pour faire face à la maladie et se remettre à composer. Maria Reggiani décrit plan par plan une séquence particulièrement éprouvante de ce film, *Solo*. Le réalisateur accompagne avec sa caméra un long moment de crise : « Il filme, écrit-elle, quelque chose qu'il ne peut pas voir, mais parvient à nous représenter combien Martín s'est retiré à l'intérieur de lui-même. »

La plongée dans la folie peut survenir brusquement. « A chaque instant un événement peut activer la bombe, paranoïaque ou maniaque ; nous cessons alors d'être fluides, mobiles, tout se fige ou déraile, le vide entre raison et déraison se réduit d'un coup, deux plaques de métal qui se rejoignent violemment, se collent comme des aimants », écrit Joy Sorman dans un récent ouvrage <sup>5/</sup>. C'est ce moment de bascule qu'arrive à saisir Perrine Michel dans *Lame de fond* (2013). Elle y décrit d'après ses souvenirs le processus d'apparition d'une bouffée délirante aiguë. En décomposant la bande son des premières minutes du film, Alexandre Nazarian analyse comment, par une superposition de voix, la réalisatrice a réussi à donner une forme cinématographique à cette expérience intérieure et « à nous faire participer à l'impartageable ».

L'autisme, dans ses différentes formes, est peut-être une des expériences humaines les plus difficiles à concevoir et c'est sans doute pourquoi le cinéma, fiction et documentaire, s'est si souvent intéressé à l'énigme qu'il représente. Parmi les documentaires les plus marquants, on se souvient de *Ce gamin-là* de Fernand Deligny et Renaud Victor (1976), de *Seuls* d'Olivier Smolders et Thierry Knauff (1989) <sup>6/</sup>,

*Lois de Matthieu* de Marc Schmidt (2012) ou d'*A ciel ouvert* de Mariana Otero (2013) <sup>7/</sup>. Rares cependant sont les films, comme ceux de Julie Bertuccelli, *Dernières nouvelles du cosmos*

5/ Joy Sorman. *A la folie*. Paris, Flammarion, 2021, p. 71.

6/ Entretien avec Olivier Smolders, in *Images documentaires* n° 80 (2014), pp. 41 à 44.

7/ Lire « L'émergence d'un regard » et un entretien avec Mariana Otero, in *Images documentaires* n° 80 (2014).

## FOLIE

(2016) <sup>8/</sup> ou de Diego Governatori, *Quelle folie* (2018) <sup>9/</sup> qui parviennent à libérer une parole prisonnière.

Diego Governatori déclarait à propos de son ami Aurélien Deschamps : « J'ai très vite été marqué par sa volubilité, ses fulgurances, ses visions, mais aussi par ses angoisses et ses dérives ». <sup>10/</sup> Pour lui permettre d'exprimer ses difficultés à être avec les autres, le réalisateur invente une mise en scène qui tend à donner forme au chaos intérieur d'Aurélien et c'est la réussite du film que de parvenir « à faire résonner au dehors cette voix du dedans ». La réception de cette œuvre puissante a dépassé les attentes du filmeur et du filmé. Dans un entretien avec Annick Peigné-Giuly, Diego Governatori expose que le film a été une expérience forte et un révélateur pour nombre de ses spectateurs.

Lucie Garçon s'interroge sur ce que pourrait être un « cinéma brut » sur le modèle de l'art brut dans le domaine des arts plastiques. Elle fait surgir la notion de « soliloque » autour de laquelle l'art brut et le cinéma documentaire pourraient se rencontrer : « Peut-on soliloquer en présence d'une caméra ? D'où filmer le soliloque, comment le monter, le donner à écouter ? Peut-on le mettre en scène et dans quelle mesure ? » En son temps, *Le Moindre Geste* avait donné une belle réponse à ces questions. Lucie Garçon remarque que des pratiques relevant de cette expression sont peut-être à rechercher aujourd'hui sur Internet.

Enfin, merci à Hervé Nisic qui nous a livré les photographies d'un plan de quelques secondes figurant dans son film *La Beauté crue* (2008). Ces images poignantes nous permettent de ne pas oublier la solitude et la souffrance indicible de celui qui est enfermé dans sa maladie.



<sup>8/</sup> Lire Cédric Mal, in *Images documentaires* n° 87 (2016), pp. 64 à 68.

<sup>9/</sup> Lire Annick Peigné-Giuly in *Images documentaires* n° 94/95 (2019), pp. 87 à 89.

<sup>10/</sup> Extrait du dossier de presse.